

Pierre Schill
14 septembre 2008

Retour sur Nicolas Sarkozy en campagne, une géographie politique

Pierre Schill est professeur au Lycée Jules Ferry de Montpellier.

Les usages compulsifs de l'histoire par Nicolas Sarkozy pendant la campagne des élections présidentielles de l'hiver et du printemps 2007 visaient notamment à gommer le clivage droite-gauche pour inscrire le candidat de l'UMP dans un culte unanimiste de notre « roman national » [1]. Quelle lecture « géographique » peut-on faire de ces discours et de son usage concret du territoire pendant son « Tour de la France » électoral ?

Le sens des lieux

Dans ses discours de campagne, Nicolas Sarkozy nous livre d'abord sa conception de l'identité d'un territoire. Outre la litanie de ses grandes figures historiques et de ses hauts lieux, dans chaque ville de passage, il évoque un « caractère » dominant, un idéal-type de territoire qu'il met au service d'un discours à vocation plus large ; l'agencement de ces références dessine les contours de l'identité de la France telle qu'il la construit.

Suivant Michelet, pour qui le lien des hommes à la terre produit des figures que la province donne à l'histoire nationale, Nicolas Sarkozy met en scène sa capacité à ressentir les vibrations profondes du territoire français : « des provinces dans lesquelles chacun a des racines qui restent vivaces même pour celui qui s'en est éloigné » faisant de la France « une terre charnelle à laquelle chacun se sent rattaché par un lien mystérieux » (Caen, 9 avril) [2]. Mais il fait varier la nature de cette relation selon le contexte local.

Dans les départements d'outre-mer, la géologie vient au premier plan : l'île de La Réunion est une « terre de volcan » où l'on ressent « l'intensité de l'énergie nationale » (15 février). La même image est reprise en Guadeloupe (22 mars) mais aussi en Auvergne, « vieux pays volcanique où la terre de cendres et les montagnes de lave se souviennent encore qu'un peuple courageux défit les légions de César » (Clermont-Ferrand, 27 avril).

A Dijon, c'est un produit associé à un imaginaire qui fonde la territorialité : « une civilisation dont l'âme est dans les paysages, dans les abbayes et dans le vin » (23 avril). Comment mieux signifier l'importance de l'enracinement qu'en utilisant l'allégorie de la vigne, « sang de la terre » ? Pour d'autres villes, l'élément aquatique est le synonyme de l'aménité du lieu. Par exemple Bordeaux, « à la fois continentale et maritime » est une métropole où « l'esprit de modération et de tolérance a toujours prévalu » (1er mars 2007) ; Marseille est une « offrande au ciel et à la mer » (19 avril). A Nantes, l'importance de la Loire est soulignée :

« mouvement d'un fleuve qui, tout au long de son parcours, ne cesse de s'enrichir des terres traversées et des affluents reçus » (15 mars). Nicolas Sarkozy se place ici dans la lignée des paysagistes des années 1820-1830 pour qui la nature était le cadre dans lequel s'inscrivait l'histoire [3].

A l'opposé de cette France bien dotée par la nature, il y a des espaces marqués tragiquement par les guerres ou les difficultés économiques et sociales : de Saint-Quentin la « ville martyre » (25 janvier) à Meaux qui symbolise la « France qui souffre » (13 avril) en passant par Metz qui a subi d'« innombrables épreuves » (17 avril) ou encore Lille et Besançon affectées par le déclin industriel, se dessinent les linéaments d'une territorialité rompue. Ces villes et régions en quête d'un nouvel essor fonctionnent, le soir du discours, comme un lieu synecdoque de l'ensemble du pays que le candidat de l'UMP annonce vouloir redresser et lui permettent de compatir à la douleur de la France « des banlieues en difficulté, des bassins industriels en déclin, des cantons ruraux abandonnés » (Paris, 22 avril).

L'identité nationale selon Nicolas Sarkozy : du *Tableau de la géographie de la France* de Vidal de la Blache à *L'Identité de la France* de Braudel

Ces discours montrent qu'à l'instar de Vidal de la Blache dans son *Tableau de la géographie de la France* [4], Nicolas Sarkozy tombe souvent dans le piège du naturalisme : pour lui, le lieu crée l'histoire dont les « ferments » sont inscrits dans le sol, le territoire devenant peu sensible aux logiques sociales qui l'affectent.

Pour Vidal de la Blache, en accord avec la pensée de Maurice Barrès, c'est l'enracinement dans le monde rural qui expliquait l'ipséité de la France. Il en découlait la nécessité de conserver ce passé matriciel [5]. Ce qui devient chez Nicolas Sarkozy : « Nul ne peut comprendre l'attachement charnel de tant de Français à la terre de France s'il ne se souvient pas que coule dans leurs veines du sang paysan voué pendant des siècles à féconder le sol français » (Lille, 28 mars ; Marseille 19 avril et Clermont-Ferrand, 27 avril). Le candidat de l'UMP cherche à réactiver un sentiment paysan encore très vivace jusque dans les années cinquante [6].

Comme l'écrivain lorrain, Nicolas Sarkozy pense par ailleurs que la « permanence » de la France est assurée par le lien qui relie les vivants et les morts ; cette filiation trouve sa traduction concrète dans l'importance accordée aux commémorations et aux lieux de mémoire qui permettent d'incarner cette continuité [7] : le candidat de l'UMP annonce ainsi sa volonté, en cas de succès, de faire lire chaque année dans les lycées la dernière lettre de Guy Môquet (Toulouse, 12 avril) ; il met en avant la dimension spirituelle du Mont Saint-Michel où « Dieu est partout » (Caen, 9 mars) et voit par exemple à Besançon « un patrimoine extraordinaire qui exprime la continuité de la nation » (13 mars).

Mais comme l'a montré Gérard Noiriel, le « miracle » de Nicolas Sarkozy est de rajouter une autre composante à cette matrice pour la rendre « acceptable » à gauche : les valeurs républicaines [8]. Pour ce faire il n'hésite pas à effacer la rupture fondatrice de 1789 pour ancrer ces valeurs dans « l'éternité de l'histoire » en nous expliquant qu'elles existaient déjà au temps de la royauté : « A cette gauche, je veux rappeler que la morale laïque a incorporé les valeurs de deux mille ans de christianisme et que la République a réalisé le vieux rêve d'unité des rois de France » (Poitiers, 26 janvier).

Comme dans le *Tableau* de Vidal de la Blache en son temps, cette présentation de « l'être géographique » polymorphe de la France trouve sa place dans un catéchisme chargé de promouvoir « l'harmonie » et les « permanences » du territoire. Cette « géographie d'Etat » entrait en phase avec ceux qui voulaient conserver « un équilibre menacé par la technique, les marchés et la ville » [9]. Nicolas Sarkozy dessine lui aussi les contours d'un espace identitaire caricatural et figé ; cette « France éternelle » trouve son paysage rural réifié sur son affiche de campagne [10]. Si on peut comparer cette image électorale à celle de François Mitterrand et de sa « force tranquille » en 1981, le sens à lui donner nous semble plus proche de celle

choisie par le Maréchal Pétain en 1940.

On peut en effet interpréter le choix du candidat socialiste comme la marque d'un réel attachement à la France rurale de son enfance et à sa terre d'élection nivernaise, mais aussi comme une volonté de conjurer la défaite de 1965, lorsque celui qui se présentait comme un « Président jeune pour une France moderne » posait à côté d'un pylône électrique sur fond de cheminées d'usines fumantes dans un contexte de forte croissance économique et de profondes mutations sociales. L'affiche de Villemot avec le portrait du vainqueur de Verdun était quant à elle plus explicite : « suivez moi ! Gardez votre confiance en la France éternelle » [11]. Un slogan et une image de la France des clochers qui signifiait ici la victoire de la France « enracinée » sur la France urbaine et industrielle qui avait soutenu le Front populaire et était rendue responsable du déclin national et de la débâcle face aux Allemands. L'affiche bucolique de Nicolas Sarkozy traduit à sa manière une forme de défiance face à certaines « villes déchirées par des rocadés, des terrains vagues, des transports en commun rares et éloignés » (Meaux, 13 avril) ; territoires associés de manière plus ou moins explicite aux agissements répréhensibles des « communautés, des tribus et des bandes » (Saint-Quentin, 25 janvier) et à la « question de l'immigration ». Nicolas Sarkozy est ici en phase avec la conception de l'identité nationale défendue par Fernand Braudel à la fin de sa vie : son dernier livre illustré en couverture par la « Campagne près d'Auvers » de Van Gogh, est un précis de géographie vidalienne privilégiant la description des « pays », les permanences et les répétitions d'un territoire immobile [12] dont l'histoire échappe aux immigrés insuffisamment « enracinés » [13].

L'affiche voudrait nous faire oublier que les dynamiques actuelles liées à la mondialisation et à la déterritorialisation afférente favorisent des formes variées d'affirmation identitaire et rendent l'identité nationale, mouvante, impossible à définir de façon monolithique : la verdoyante « butte témoin » du candidat de l'UMP ne saurait être une nouvelle « Colline inspirée » [14].

« Ma France » : Paris et les hauts lieux de la Jet-Set

Cette mise en scène électorale de l'enracinement ne correspond pas à l'appropriation personnelle du territoire que le candidat de l'UMP opère au même moment : les pieds sont moins dans la glaise de la « France profonde » que sur la moquette des jets privés qui lui permettent d'être hypermobile.

Nicolas Sarkozy se distingue ainsi nettement des autres candidats, comme de ses prédécesseurs, dans la course à la présidence : rentrant à Paris après chaque meeting, il fait le choix de ne pas « s'imprégner » du lieu qu'il vient pourtant de décrire avec lyrisme dans une familiarité factice avec le territoire qui l'accueille [15].

La France du candidat de l'UMP est ailleurs : c'est un homme de la ville, et d'abord de Paris et du Sud, où se concentrent le pouvoir, ses attributs et les hauts lieux de la Jet-Set dont il apprécie la compagnie. Ainsi pendant la campagne électorale, deux « moments de lieux » se singularisent dans la mesure où ils permettent au candidat une courte parenthèse dans le rythme effréné de ses meetings : le 26 mars, dans un palace proche des Baux-de-Provence, il négocie le ralliement officiel de Jean-Louis Borloo et un détour par le sud de la Corse, dans l'hôtel le plus prestigieux du golfe de Porto-Vecchio, doit servir à préparer au mieux le débat du second tour avec Ségolène Royal.

La fréquentation largement médiatisée de ces lieux lui permet d'afficher une différenciation qualitative de l'usage de l'espace et de montrer ainsi une identité territoriale le rattachant au réseau des grandes figures du monde économique, des stars de la musique ou du cinéma. Fêter la victoire finale au Fouquet's, puis partir en croisière sur un yacht de la famille Bolloré au

large de l'île de Malte est une manière de montrer que l'identité du président s'affichera désormais sans retenue.

Cette pratique labile, primesautière et hédoniste du territoire traduit dans le rapport à l'espace la primauté de la liberté individuelle et l'affirmation d'une identité spatiale spécifique dans un contexte de bouleversement généralisé de notre rapport au monde... Nicolas Sarkozy est un homme de l'événement, qu'il cherche parfois à créer pour exister, ce qui l'oblige à organiser une forme d'instabilité permanente, à vivre dans un monde éphémère en perpétuel mouvement qui rend difficile toute inscription territoriale nécessitant une relation plus apaisée au temps. Chez lui « les territoires s'effacent », laissant s'affirmer « les réseaux, les copains, les vedettes, les bons sentiments et les affaires » [16]. Ou comment passer de l'espace rural de la nostalgie aux territoires réticulaires mondialisés de l'homme postmoderne.

Pour aller plus loin :

- Guy Di Méo (dir.), « Composantes spatiales, formes et processus géographiques des identités », *Annales de géographie*, nème 639, octobre 2004.

- Thierry Gasnier, « Le local », p. 3423 à 3477, dans Pierre Nora (dir.), *Les lieux de mémoire*, tome 3, Gallimard (« Quarto »), 1997.

- France Guérin-Pace et Yves Guermond (dir.), « Débat sur l'identité territoriale », *L'Espace géographique*, nème4, 2006.

- Jean-Yves Guiomar, « Le Tableau de la géographie de la France" de Vidal de La Blache », p. 1073 à 1098, dans Pierre Nora (dir.), *Les lieux de mémoire*, tome 1, Gallimard (« Quarto »), 1997.

Pierre Schill

[1] Laurence De Cock et al. (dir.), Comment Nicolas Sarkozy écrit l'histoire de France. Dictionnaire critique, Agone, 2008. Voir la présentation de l'ouvrage : http://www.cafe-geo.net/article.php3?id_article=1353

[2] Le corpus des discours est repris du site internet du linguiste Jean Véronis : <http://sites.univ-provence.fr/veronis/Discours2007/>

[3] Françoise Cachin, « Le paysage du peintre », dans Pierre Nora (dir.), *Les lieux de mémoire*, volume 1, Gallimard (coll Quarto), 1997, p. 974-976.

[4] Paul Vidal de La Blache, *Tableau de la géographie de la France* (préface de Pierre George), Editions de la Table Ronde, 1994 (1903).

[5] Il diffère cependant de Michelet dans le sens où l'historien de la monarchie de Juillet « pensait que la France ne deviendrait elle-même qu'en dépassant ses traditions rurales ». Gérard Noiriel, A quoi sert « l'identité nationale », Agone, 2007, p. 33.

[6] A quelques exceptions près, « chaque famille française plonge les racines de son arbre généalogique dans la terre paysanne (...) ». Armand Frémont, « La terre », p. 3048, dans Pierre Nora (dir.), Les lieux de mémoire, tome 3, Gallimard (« Quarto »), 1997.

[7] Henri Guaino, principal auteur des discours de Nicolas Sarkozy, justifiait a posteriori cette stratégie en regrettant que la classe dirigeante soit allée « trop loin dans la désincarnation du politique » (Le Monde, 22-23 juillet 2007).

[8] Gérard Noiriel, op. cit. p. 85 à 92.

[9] Jacques Lévy, « Vidal de La Blache, Paul », dans Jacques Lévy et Michel Lussault (dir.), Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés, Belin, 2003, p. 985.

[10] Voir Gilles Fumey, « Ciel, mon village ! Petite étude sur la campagne" présidentielle », Les cafés géographiques, 30 janvier 2007 (http://www.cafe-geo.net/article.php3?id_article=1026) et la notice « La France éternelle", un paysage de campagne ? », p. 94 à 97, dans Laurence De Cock et al. (dir.), op. cit.

[11] Voir l'image de Pétain, à côté de celle de François Mitterrand, dans Françoise Cachin, op. cit. p. 958.

[12] Fernand Braudel, L'Identité de la France, Arthaud-Flammarion, 1986. Braudel revendique ici de manière explicite l'héritage vidalien. Yves Lacoste a montré que l'historien proposait une autre géographie dans le reste de son œuvre : voir « Braudel géographe » dans Yves Lacoste, Paysages politiques, Le Livre de Poche, 1990, p. 83 à 149.

[13] Gérard Noiriel, Le creuset français. Histoire de l'immigration (XIXème-XXème siècles), Seuil, 1988, p.50 à 67. Pour mieux comprendre la complexité du rapport de Braudel à l'immigration et à l'histoire coloniale française : Carole Reynaud Paligot, « Les Annales de Lucien Febvre à Fernand Braudel : entre épopée coloniale et opposition Orient/Occident », French Historical Studies, à paraître en janvier 2009.

[14] La colline de Sion en Lorraine était pour Maurice Barrès « le centre de notre nationalité ». Maurice Barrès, Amori et Dolori sacrum (1902) cité par Philippe Martin, « La Colline inspirée : lieu d'une mémoire lorraine, nationale ou européenne ? », p. 244 dans Philippe Martin et François Roth (dir.), Mémoire et lieux de mémoire en Lorraine, Editions Pierron, 2003. Il faut rappeler que ces publications de Barrès sont contemporaines du Tableau de Vidal de la Blache et que le lecteur du début du XXème siècle pouvait les faire entrer en résonance.

[15] François Bayrou le dénonçait à sa manière : « je l'accuse tout simplement d'être partout, c'est-à-dire nulle part » (Issy-lès-Moulineaux, 18 avril 2007).

[16] Armand Frémont, « Géographie mentale des candidats », Le Monde, 7 avril 2007.